

UNIVERSITÉ DE FRANCE
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

HANS SACHS
ET LA REFORMATION

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie
et soutenue publiquement le 23 Juillet 1895, à 4 heures

PAR

Léon METTETAL

PARIS
IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET
13, RUE CUJAS, 13

—
1895

UNIVERSITÉ DE FRANCE
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

HANS SACHS
ET LA REFORMATION

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie
et soutenue publiquement le 23 Juillet 1895, à 4 heures

PAR

Léon **METTETAL**



PARIS

IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET

13, RUE CUJAS, 13

—
1895

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. EHRHARDT, Président de la soutenance.
MM. EHRHARDT, }
BONET-MAURY, } Examineurs.
RÉVILLE, }

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

A MES PARENTS

A MON ONCLE

MONSIEUR LE PASTEUR MARCHAND

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE HANS SACHS

- ARNOLD. — *Hans Sachs' Werke*, collection Kürschner; Berlin et Stuttgart, 1884.
- BÜSCHING. — *Hans Sachs' Werke*; Nuremberg, 1816-1824.
- AD. v. KELLER. — *Hans Sachs Saemmtliche Werke*; 1870 (litt. Verein, Tubingue).
- R. KÖHLER. — *Vier Dialoge von Hans Sachs*; Weimar, 1858.
- K. PANNIER. — *Hans Sachs' ausgewaehlte poetische Werke*; Leipzig, 1879. Collection Philipp Reclam.
-

BIBLIOGRAPHIE

- J. DISSELHOFF. — *Lebensgeschichte des Nürnberger Schusters und Poeten Hans Sachs*; Leipzig, 1894.
- RUD. GENÉE. — *Hans Sachs u. seine Zeit.*; Leipzig, 1894.
- GÖDEKE. — *Grundriss der Geschichte der deutschen Dichtung*; Dresde, 1862.
- RUD. HAGEN. — *Willibald Pirckheimer in seinem Verhaeltniss zum Humanismus und zur Reformation* (Mittel. d. Vereins für Geschichte der Stadt Nürnberg).
- J. JANSSEN. — *Geschichte des deutschen Volkes*; Fribourg e/B, 1883-1888, 6 vol.
- W. KAWERAU. — *Hans Sachs u. die Ref.*; Halle, 1889.

- F. KUHN. — *Luther, sa vie et son œuvre*, Paris, 1883-1884, 3 vol.
- E. MUMMENHOFF. — *Hans Sachs*; Nuremberg, 1894.
- F. SCHULTHEISS. — *Hans Sachs in seinem Verhaeltniss zur Reformation*; Munich, 1879.
- C. SCHWEITZER. — *Étude sur la vie et les œuvres de Hans Sachs*; Paris, 1887.
-

HANS SACHS

ET LA RÉFORMATION

INTRODUCTION

La destinée de Hans Sachs a véritablement quelque chose de très original. Parmi les poètes de l'Allemagne, il n'en est pas qui aient été plus choyés par leurs contemporains, ni plus vite oubliés par la postérité. Hans Sachs mourut en 1576 et déjà, vers le milieu du XVII^e siècle, les auteurs ne font plus guère mention de lui autrement que pour le tourner en ridicule dans des bouffonneries grossières. Ce fut Ranisch le premier qui remit Hans Sachs en honneur; mais celui qui contribua le plus à faire revivre en Allemagne la mémoire de Hans Sachs, ce fut Goethe lui-même. « A la mare aux grenouilles, s'écriait-il, le peuple qui méconnaît son maître! » Depuis lors, tout Allemand a peur de la mare aux grenouilles, et chacun reconnaît que véritablement le cordonnier poète avait du talent, peut-être du génie. L'année 1894, quatrième centenaire de sa naissance, a vu paraître en Allemagne une foule de biographies sur le poète de la Réformation. En France, on s'est contenté de rappeler très sommairement dans des articles de journaux l'œuvre du

poète nurembergeois; seul, M. Ch. Schweitzer, professeur au Lycée Janson de Saily, a consacré, en 1888, à notre poète, une étude remarquable, écrite, il est vrai, surtout au point de vue littéraire. C'est pourquoi nous avons jugé utile de faire connaître avec plus de détails l'œuvre religieuse de cet humble ami de Luther et de la Réforme.

Mais pour bien montrer la portée de l'œuvre de Hans Sachs, il est nécessaire de faire connaître Nuremberg au moyen âge et les commencements de la Réforme dans la ville franconienne; c'est le but du premier chapitre de notre étude.

CHAPITRE I^{er}

NUREMBERG

§ 1. — *Son activité commerciale, industrielle et littéraire.*

« Parmi les villes cultivées du sud de l'Allemagne, qui n'avaient pas d'université, la ville impériale de Nuremberg était, à la fin du moyen âge, de beaucoup la plus considérable. On la vantait comme « le joyau le plus brillant de l'Empire », comme « le point central des rapports internationaux et le rendez-vous des arts et de l'industrie (1) ». La ville franconienne était, en effet, un entrepôt considérable pour les productions de l'Italie et du Levant. Elle servait de place de transit pour les marchandises que Venise recevait de la Turquie et des Indes Orientales. En somme, suivant les paroles célèbres du poète H. Rosenplüt, elle tirait sa richesse de peuples de dix langues différentes, des Hongrois, des Slaves, des Turcs, des Arabes, des Français, des Anglais et des Hollandais (2). Qu'on ajoute à cela les revenus de l'industrie très florissante alors dans la ville, particulièrement la draperie et la teinturerie (3), et l'on comprendra

(1) Janssen, *Geschichte des deutschen Volkes*, t. I, p. 117.

(2) Janssen, *Gesch. d. d. V.*, t. I, p. 248.

(3) Genée, *H. S. u seine Zeit*, p. 41 ss.

comment il se fait que Nuremberg soit devenue si rapidement une des villes les plus riches de l'Allemagne.

La richesse, en créant les loisirs, favorisait la science. Un certain nombre d'hommes, libres à l'égard des exigences matérielles de la vie, purent s'adonner tout entiers à leur passion pour l'étude. C'étaient des humanistes qui, joignant leurs efforts à ceux des humanistes des autres villes d'Allemagne, se préoccupaient surtout de faire revivre les auteurs grecs, italiens et latins, par des traductions en langue vulgaire. Le peuple ne fut pas indifférent à cette renaissance des lettres, comme le prouve l'existence des *Meisterschulen* ou écoles de *Meistergesang*.

Le *Meistergesang* était un chant composé généralement de trois strophes. Le sujet était emprunté soit à la Bible, soit aux auteurs traduits par les humanistes.

Obéissant en ceci au règlement de la *Meisterschule* (1), Hans Sachs ne fit imprimer aucun de ses *Meistergesaenge* (2), mais il publia une foule de poèmes et de comédies profanes, desquelles nous ne parlerons pas. Les publications protestantes feront seules l'objet de notre étude. Mais, auparavant, nous essaierons de montrer, en peu de pages, comment la Réforme fut introduite à Nuremberg et comment Hans Sachs devint protestant.

(1) Schweitzer, *Étude sur H. S.*, p. 150. La *Meisterschule* était une corporation.

(2) Les *Meistergesaenge* étaient destinés à des concours publics. Les concurrents se faisaient entendre successivement. Un jury additionnait les fautes commises et proclamait le vainqueur.

§ 2. — *La Réforme à Nuremberg avant la conversion de Hans Sachs.*

Parmi les causes qui favorisèrent la réforme en Allemagne, il est juste de mentionner au premier rang l'influence de l'humanisme, et nulle part cette influence n'apparaît plus clairement que dans la ville de Nuremberg. Les humanistes Nurembergeois, et Pirkheimer en tête, prirent ouvertement fait et cause pour Reuchlin dans ses disputes contre les dominicains de Cologne, ceux-là mêmes qui compteront parmi les ennemis les plus acharnés de Luther. Cette dispute était en somme la lutte contre l'ignorance du Moyen âge, ignorance favorisée par les ecclésiastiques. C'était déjà la réforme en une certaine mesure. En effet, dans son apologie de Reuchlin, trois mois avant la publication des quatre-vingt-quinze thèses de Luther, W. Pirkheimer, non content de voir la scolastique céder le pas à l'humanisme, veut encore que la tendance nouvelle pénètre la théologie elle-même. Il demande que les prêtres et les théologiens reçoivent une culture classique.

Ces novateurs cherchaient à exercer leur action non seulement sur le clergé, mais aussi sur le peuple : « L'humanisme employait tous les leviers pour agir sur le peuple. Il n'aspirait point à une vaine érudition, mais il cherchait à mettre la science en rapport avec la vie, à élever les sentiments intellectuels et moraux du peuple : c'est le

mot d'ordre que l'humanisme avait choisi, c'est le but pour lequel Pirkheimer travailla constamment (1).

Mais si les humanistes de Nuremberg firent beaucoup pour préparer le terrain à la Réforme dans leur cité, ce furent des ecclésiastiques qui adhérèrent tout d'abord à la nouvelle doctrine. En effet, le premier acte public en faveur de la Réformation fut l'impression du *Traité de Luther sur les Indulgences*, chez l'imprimeur Peipus, par les soins du prieur Volprecht, en 1518. Vers le même temps, l'abbé de l'église de Saint-Egide, Pistorius, le prédicateur Blasius Stœckel, les prieurs Pesler (église de Saint-Laurent) et Pœner (église de Saint-Sebald) firent une adhésion publique à la doctrine de Luther (2).

Toutefois, hâtons-nous d'ajouter que les humanistes suivirent bientôt l'exemple donné par le clergé. Le secrétaire du Conseil de la ville, Lazarus Spengler, publia, dès 1519, un ouvrage pour défendre Luther : « *Défense et réponse chrétienne d'un simple ami de la vérité chrétienne..., il y est montré pourquoi l'enseignement du docteur Martin Luther doit, non pas être rejeté comme antichrétien, mais être conservé comme chrétien* (3) ». Hieronymus Ebner, Kaspar Nutzelt, Hieronymus Baumgartner, tous personnages très considérés dans le Conseil, le brave capitaine Christophe Fürer, le célèbre juriste

(1) R. Hagen, *W. Pirkheimer in s. Verhaeltniss zum Humanismus und zur Reformation*, p. 104.

(2) R. Genée, *H. S. und seine Zeit*, p. 122.

(3) Genée, *l. l.*, p. 123.

Christophe Scheurl, se déclarèrent également pour la cause de Luther. Enfin, W. Pirkheimer publia, en 1520, *Der gehobelte Eck*, satire très mordante contre le plus illustre ennemi de Luther (1).

Le Conseil n'était pas, au début, favorable à la Réforme. Il était inquiet du désordre apporté dans la ville par le nouvel enseignement. De plus, il craignait de déplaire à l'empereur. Aussi, ne faut-il pas s'étonner de ce qu'au mois de mai 1521 il fit publier un édit interdisant la vente des écrits de Luther (2).

Mais le peuple ne pouvait supporter longtemps cette diplomatie pleine d'hésitations. La conduite de Luther à Worms et ses paroles héroïques dans un moment d'une extrême gravité : « Me voici, je ne puis autrement ! » son emprisonnement à la Wartbourg, sa rentrée à Wittemberg alors qu'il était au ban de l'empire, à la merci de qui voulait le tuer, tout cela remplissait d'enthousiasme ceux mêmes qui jusqu'alors avaient hésité à se joindre à lui.

Cet enthousiasme fut si puissant à Nuremberg, que le Conseil fut emporté par le courant. Au commencement de janvier 1523, l'orateur papal, après avoir siégé au Reichstag, présenta au Conseil de Nuremberg une bulle qui exigeait du Conseil l'emprisonnement des prédicateurs luthéranisants, parmi lesquels se trouvait

(1) *H. S. und die Ref.*, p. 18.

(2) Schweitzer, *Étude sur la vie et les œuvres de H. S.*, pp. 60 et 61,

Andreas Osiander. Le Conseil, se sentant appuyé par la population, répondit par un refus formel (1).

Ce fut peu de temps après, le 8 juillet 1523, que le poète Hans Sachs se déclarait ouvertement pour la Réforme dans le *Rossignol de Wittemberg* (2).

L'auteur n'était qu'un cordonnier, un modeste enfant de Nuremberg, qui, après avoir fait son tour d'Allemagne, était revenu dans sa ville natale pour y exercer son métier. Il était né le 5 novembre 1494. Il avait donc vingt-trois ans quand Luther afficha ses thèses à Wittemberg. Doué d'une nature calme et sérieuse, il n'entreprenait rien sans avoir mûrement réfléchi. Ceci nous explique pourquoi il attendit jusqu'en 1523 pour faire acte public d'adhésion à la Réforme. D'ailleurs, par son caractère même, il devait être fatalement amené au protestantisme. Ce qu'il voulait, c'était l'honnêteté dans la conduite, son cœur droit ne pouvait supporter la vue du mal moral qui s'étalait au grand jour à Nuremberg, parmi le clergé lui-même. Aussi avons-nous tout lieu de croire que, dès l'apparition des premiers écrits de Luther, il éprouva une grande sympathie pour cet homme courageux qui avait déclaré la guerre à tous les vices, à tous les scandales. Mais, avant de prendre un parti décisif, il voulait avoir une opinion bien éclairée.

C'est dans ce but qu'il se mit à étudier les publications

(1) Genée, *l. l.*, p. 126.

(2) *Die Wittembergische Nachtigall*.

du moine augustin, objet d'une admiration si enthousiaste, d'une part, et d'une haine si passionnée, d'autre part. Cette étude ne lui sera pas seulement profitable au point de vue religieux ; un commerce journalier avec les écrits de Luther fera croître et mûrir son génie.

En 1522, il fit relier en un seul volume un grand nombre des publications de Luther. Sur la première page il écrivit ces mots dans lesquels se révèle déjà son opinion sur le réformateur : « Moi, Hans Sachs, ai réuni ces pages que j'ai fait relier pour la gloire de Dieu et de sa parole, et pour le bien du prochain, lorsque l'on compte 1522 ans après la naissance du Christ. La vérité subsiste éternellement (1) ». La vérité, voilà ce que cherchait Hans Sachs, et lorsqu'il l'eut trouvée, non seulement dans les écrits de Luther, mais aussi dans la Bible, c'est alors, qu'inspiré par son enthousiasme, il composa : « *Le Rossignol de Wittemberg, que l'on entend maintenant partout* » (2).

Cette poésie ouvre pour l'activité religieuse de Hans Sachs une première période, que nous appellerons : PÉRIODE POLÉMIQUE : elle va de 1523 à 1527. C'est dans cet espace de temps assez restreint que Hans Sachs produisit ses œuvres aujourd'hui les plus connues. Et c'est justement dans ces œuvres-là que son enthousiasme pour la Réforme apparaît le plus vif. Il prend à partie tous

(1) Genée, p. 136.

(2) « *Die Wittembergische Nachtigall die man jetzt hæret überall* », 8 juillet 1523.

ceux qui sont des obstacles au plein épanouissement de la nouvelle doctrine.

La seconde période comprendra la fin de l'activité littéraire de Hans Sachs : 1527 à 1576; pendant ces quarante-neuf années, le poète produira encore diverses publications de polémique religieuse, mais elles n'auront plus le même caractère agressif.

CHAPITRE II

PREMIÈRE PÉRIODE DE L'ACTIVITÉ RELIGIEUSE DE HANS SACHS OU PÉRIODE POLÉMIQUE

§ 1. — Le *Rossignol de Wittemberg*.

Jusqu'en 1523, Hans Sachs n'avait rien produit qui surpassât beaucoup ce que pouvaient faire les autres *meistersinger* de son temps. Avec le *Rossignol de Wittemberg*, il s'élève d'un coup d'aile bien au-dessus des plus connus d'entre eux.

« Lève-toi, le jour s'approche ! J'entends chanter dans le vert bocage un délicieux rossignol ; son chant traverse monts et vallées. La nuit se penche vers l'Occident. Le jour se lève à l'Orient. La lueur rouge de l'aurore traverse les nuages épais qui s'ouvrent et font place au soleil lumineux. Devant lui s'efface l'éclat de la lune qui pâlit et s'obscurcit, elle qui, autrefois, avec son faux éclat, aveuglait le troupeau des brebis... » Celles-ci, persécutées longtemps par une foule d'animaux sauvages, sont à la dernière extrémité, quand le chant du rossignol annonce le jour. Beaucoup de brebis suivent ce chant ; malgré les efforts de leurs persécuteurs, elles sortent du désert où elles avaient été entraînées.

Le Rossignol, « c'est Martin Luther, sachez-le, c'est

le moine augustin de Wittemberg, qui nous a fait sortir de la nuit dans laquelle nous avait entraînés la lueur de la lune. » Et cette lueur n'est autre que l'enseignement tout humain des sophistes, qui nous a fait subir pendant quatre siècles le joug du Lion, c'est-à-dire du pape. L'« Endroit désert » signifie le gouvernement papal. Ici, le culte divin consiste à s'acquitter d'une foule d'obligations extérieures et vaines. On néglige pour cela les devoirs les plus élémentaires. « Le mariage est interdit aux moines et aux prêtres, sous peine de bannissement, mais chacun d'eux peut avoir sa concubine. » Saint Paul, dans le quatrième chapitre de l'épître à Timothée, n'avait-il pas prédit que des hommes prêcheraient le célibat et l'abstention de nourriture?

Le clergé opprime les habitants des campagnes avec ses dîmes, excommuniant sans pitié ceux qui ne peuvent pas payer : « Les pauvres paysans sont obligés à des corvées pour qu'un gros goujat puisse s'amuser à l'auberge la moitié du jour. »

Le poète laisse ensuite éclater son indignation contre les vendeurs d'indulgences, dans lesquels s'incarne véritablement la rapacité de la curie romaine. D'ailleurs, les évêques s'entendent avec eux pour écorcher les pauvres gens, grâce à leurs notaires, leurs huissiers et leurs officiaux. Ne vont-ils pas jusqu'à verser le sang des chrétiens sur les champs de bataille? Ce sont eux, certainement, que Jésus visait lorsqu'il parlait de ces loups dévorants qui viendraient en habits de brebis.

Après cela, le poète nomme par leurs vrais noms les serpents qui se glissent dans l'herbe pour sucer les mamelles des brebis amaigries. Ce sont les moines, les nonnes et tous ceux qui vendent leurs « bonnes œuvres ». Ils ont tant fait par leurs artifices que les chrétiens en sont venus à délaisser la Parole de Dieu, pour obéir passivement à ces méchants.

Telle est la nuit dans laquelle le troupeau de Christ est resté plongé jusqu'à l'apparition de Luther. L'auteur s'attache alors à faire connaître au lecteur la doctrine luthérienne dans un résumé succinct.

Par Adam, tous sont pécheurs de nature, et lors même que notre conduite est parfaitement honnête, notre cœur est enclin à tous les vices. La Loi de Moïse, pareille à la « lueur de l'aurore », fit apparaître aux yeux des hommes leur misère profonde; elle leur permit de voir leur faiblesse extrême et la grandeur du châtement qui les attendait.

L'Évangile apparut ensuite, pareil à l'« Éclat du Jour », « invitant les hommes à regarder à Christ, le Fils né du Seigneur, qui a tout fait si volontiers pour nous : il a accompli la Loi par sa propre puissance, anéanti la condamnation, expié le péché et vaincu la mort éternelle... » pour nous donner en échange la vie éternelle. « Si quelqu'un s'attache à moi par la foi, dit Jésus, il ne mourra jamais. » Celui qui possède cette foi est aimé du Père; soit qu'il travaille, soit qu'il dorme, tout ce qu'il fait est agréable à Dieu : « De plus, il s'applique

continuellement à des œuvres de miséricorde. Cordial et bienfaisant à l'égard de chacun par pure affection, il ne cherche pas son intérêt. » C'est le Saint-Esprit qui produit en lui cette charité. Il n'a donc pas le droit de s'en vanter. « Toutefois, sois bien attentif à ceci, que le salut n'est pas sa récompense. Le salut, on le possède déjà par la foi en Christ. — Telle est en somme la doctrine que Luther a mise au jour. »

Le pape Léon, craignant de voir diminuer son autorité et ses recettes, exigeait que le duc Frédéric fît détruire les livres de Luther dans ses États et qu'il envoyât ce dernier à Rome. Hans Sachs raconte avec beaucoup de chaleur le refus énergique du puissant ami de Luther, les tentatives énergiques de Cajetan à Augsbourg, la conduite héroïque du Réformateur à Worms : « Il ne revint pas d'un cheveu en arrière sur ce qu'il avait dit; en effet, tout était fondé sur l'évangile. » Les « papistes » Eck (le sanglier), Emser (le bouc), Murner (le chat), Aleveld (l'âne), Cochläus (le limaçon) s'efforcent en vain de l'intimider. Luther ne cesse de proclamer hautement l'Evangile. Les moines et les nonnes (serpents) déclarent que l'Evangile est pour eux sans autorité. Pour être assuré du salut, il suffit d'accomplir les actes de dévotion. Il est facile de comprendre l'indignation de ces pauvres gens : Hélas! leurs caves sont vides! Les laïques dévots (les oies sauvages) unissent leurs voix à ce concert de malédictions contre Luther. Ils ne peuvent admettre que leurs bonnes œuvres (jeûnes, processions, etc.) ne leur donnent

aucun privilège ; ils s'indignent contre ce moine insensé qui méprise les décrets du pape : « Nos ancêtres avant nous n'étaient cependant pas fous, et ce sont eux qui vous ont dit ces choses. D'ailleurs, cela est garanti par une tradition de plusieurs siècles. » Ce sont particulièrement les vieilles femmes, les béguines qui crient ainsi. Elles demandent tout simplement que Luther soit brûlé et ses partisans bannis : « Pourtant, ces aboiements ne servent à rien, la vérité nous est apparue clairement. Aussi, les chrétiens sont-ils retournés aux doctrines évangéliques de notre Pasteur, Jésus-Christ....

« On s'attache uniquement à la parole de Dieu que l'on entend prêcher en tous lieux par de véritables chrétiens. Ces prédicateurs sont persécutés, mais Christ lui-même ne nous a-t-il pas prédit des persécutions au dixième chapitre de Matthieu : « Je vous envoie comme des brebis « au milieu des loups.... Vous serez haïs de tous à cause « de mon saint nom. Celui qui persévérera sera sauvé. »

« Vous, chrétiens, pensez à ces paroles consolantes ! Si on vous jette en prison, ici ou là, ne vous laissez pas détourner de Dieu, sacrifiez plutôt corps et biens. Le sang d'Abel criera encore sur Caïn au dernier jour. »

Le poète déclare enfin que la Babylone dont il est question au dix-huitième chapitre de l'Apocalypse n'est autre que la Papauté. Cette nouvelle capitale tombera comme la première. Que les chrétiens fuient donc loin d'elle pour se tourner vers Jésus-Christ, notre Berger : « Lui seul est notre consolation, lui seul est notre espé-

rance. Il est le salut et la justification de tous ceux qui croient en son nom. Que tous ceux qui désirent cela, disent : Amen. » (An de grâce 1523, le 8^e jour de juillet.)

Comme on le voit, le *Rossignol de Wittemberg* renferme une partie apologétique à côté d'une partie franchement polémique. C'est cette dernière qui est la plus étendue, c'est d'elle que nous parlerons tout d'abord. Bien avant 1523, les poètes de Nuremberg, des maîtres chanteurs tels que Hans Folz, Nachtigall, Fritz Ketner, Nunenbeck, avaient déjà pris à partie dans leurs écrits les prêtres, les moines et les nonnes ; mais si l'on compare son premier ouvrage polémique aux écrits de ces auteurs, on aperçoit aisément en quoi consiste l'élément nouveau que Hans Sachs a apporté dans cette matière. Le *Rossignol de Wittemberg* ne renferme pas une seule parole déshonnête. On ne peut en dire autant des *Fassnachtsspiele* (1), dans lesquels les contemporains de Hans Sachs exerçaient leur humeur sarcastique aux dépens du clergé. Goedeke (2) juge ces écrits dans une phrase qui, certes, ne prête pas à l'équivoque : « Chaque propos y est une immondice, chaque plaisanterie une saleté, chaque personnage un porc. » Dans le *Rossignol de Wittemberg*, comme dans tous les ouvrages de la « Première période », on ne trouve absolument rien qui puisse choquer le lecteur le plus austère (3).

(1) Farces qui étaient jouées la veille du carnaval.

(2) J. Janssen, § 93/1.

(3) Dans ces poésies de la dernière période de l'activité littéraire de Hans Sachs, dans les *Schwänke* et surtout dans

Cette particularité dut faire une grande impression sur le public nurembergeois, peu habitué à un tel respect de la décence et du goût chez ses poètes. Hans Sachs ne pouvait manquer de gagner par là l'estime sinon l'adhésion de tout esprit sérieux.

Quant à nous, gens du dix-neuvième siècle, ce qui nous étonne et nous intéresse dans le *Rossignol de Wittemberg*, c'est la partie apologétique, et plus particulièrement le passage où la doctrine de Luther est exposée. Notre poète, qui, cinq ou six ans auparavant, priait encore la sainte Vierge et croyait aux « bonnes œuvres », a compris parfaitement la doctrine du salut par la foi telle que Luther l'avait exposée dans ses précédents écrits. Bien des luthériens, aujourd'hui, même des plus zélés, trouveraient à s'instruire dans ce résumé si exact et si clair que nous donne le poète. Il est permis de se demander s'ils constituent réellement la majorité, ceux qui pensent que leurs œuvres charitables ne leur attirent aucune faveur spéciale de la part de Dieu. C'est que la doctrine du salut par la foi seule s'accorde bien difficilement avec la raison humaine. Hans Sachs en fit lui-même l'expérience, et c'est pour cela qu'il insiste tout particulièrement sur ce point délicat. Jésus a subi la condamnation qui pesait

l'Histoire de Jeanne Angelica, la papesse, on trouve des expressions grossières. Malgré cela Hans Sachs est toujours resté bien au-dessus des autres poètes nurembergeois contemporains, sous le rapport de la moralité,

sur l'humanité. Le véritable chrétien, comme son divin maître, est naturellement « cordial et bienfaisant à l'égard de chacun..... Toutefois, sois bien attentif à ceci, que le salut n'est pas sa récompense. Le salut, on le possède déjà par la foi en Christ. »

Dans tout ce passage, le poète évite le reproche qu'on lui fait assez généralement : celui d'être prolix. On ne saurait mieux expliquer en si peu de mots une idée aussi profonde. Les autres productions polémiques de la « Première période » sont tout aussi remarquables, tant par la vivacité des couleurs que par la force des pensées. Hans Sachs, pendant ces quatre années (1523 à 1527), s'est donné tout entier à la Réforme; et la Réforme lui a rendu plus qu'elle n'en avait reçu : elle lui a donné, outre la paix de l'âme, une puissante inspiration religieuse.

Le *Rossignol de Wittemberg* n'était pas seulement l'expression enthousiaste des sentiments du poète; il répondait exactement au mouvement général des esprits. De là vient, en partie du moins, son grand succès en Allemagne. On en connaît six éditions différentes, datant de l'année même de sa publication. Il se vendait bien au-delà des frontières de Nuremberg, jusqu'à Eilenburg, en Prusse, et à Zwickau dans la Saxe. Ce succès, d'ailleurs, fut durable; quatre ans plus tard, un poète nurembergeois s'en inspira pour composer le *Triumphus veritatis*, combat de la vérité avec l'arme de l'esprit par le

« *Rossignol de Wittemberg* » (1). L'auteur y reprend l'image dont s'était servi Hans Sachs.

§ 2. — *Les quatre dialogues.*

En composant le « *Rossignol de Wittemberg* », Hans Sachs a rompu définitivement les derniers liens qui le rattachaient encore au catholicisme. Il s'est si complètement voué à la nouvelle doctrine, qu'il ne lui est plus possible de revenir en arrière.

Mais le « *Rossignol de Wittemberg* » n'est encore qu'une sorte de confession de foi. Aussi ne s'en tient-il pas là. Après avoir manifesté publiquement ses croyances, il s'efforcera de les faire partager aux autres. C'est le but qu'il a visé en composant les quatre dialogues en prose (2). Nous donnerons un résumé détaillé du premier d'entre eux, qui a pour titre : « *Discussion entre un chanoine et un cordonnier, dans laquelle il est traité de la Parole de Dieu et d'une conduite vraiment chrétienne.* »

Hans le cordonnier, chrétien évangélique, entre chez un chanoine; il lui apporte une paire de pantoufles qu'il vient de terminer. Le chanoine se trouve en ce moment

(1) Il va de soi que le « *Rossignol de W.* » désigne ici non pas la poésie de H. S., mais Luther lui-même.

(2) H. S. nous apprend lui-même (*Summa aller meiner Geschichte*), v. 196 ss., que ces dialogues étaient au nombre de sept. Quatre seulement nous ont été conservés.

dans sa maison de campagne. Sa cuisinière l'appelle, il arrive et engage la conversation avec le cordonnier.

LE CHANOINE. — Eh bien, vous m'apportez mes pantoufles?

LE CORDONNIER. — Oui, je vous croyais déjà parti pour l'église.

LE CHAN. — Non, j'étais dans ma maison de campagne, j'ai fini de battre en grange.

LE CORD. — Quoi? Qu'avez-vous battu en grange?

LE CHAN. — Oui! j'ai expédié mon bréviaire en donnant à manger à mon rossignol.

LE CORD. — Quel rossignol avez-vous, Monsieur? Est-ce qu'il chante encore?

LE CHAN. — Oh non, la saison est trop avancée.

LE CORD. — Je connais un cordonnier dont le rossignol vient seulement de commencer à chanter.

Le chanoine a compris qu'il s'agissait du « Rossignol de Wittemberg »; il s'écrie avec dépit : « Eh! le diable emporte le cordonnier avec son rossignol. » Sur ce, une vive discussion s'engage entre le simple laïque et le prêtre : celui-ci s'anime, s'irrite, pendant que l'autre reste calme et narquois. Le chanoine, qui connaît un assez grand nombre de citations bibliques, reproche aux luthériens, en général, de ne pas faire cas des paroles de l'Évangile quand elles sont dirigées contre eux. Ils ne cessent, par exemple, de porter des accusations contre les catholiques et les autorités ecclésiastiques elles-mêmes, et cependant il est écrit : « Ne jugez pas afin que vous

ne soyez point jugés. » — « Reprendre son frère, ce n'est pas le juger », lui répond maître Hans.

LE CHAN. — Il est écrit Exode XII : « Tu ne mépriseras pas le chef de ton peuple. »

LE CORD. — Qui donc est le chef du peuple, n'est-ce pas l'empereur, et ensuite les princes...?

LE CHAN. — Non, c'est le pape, qui est vicaire du Christ, ensuite les cardinaux et les évêques...

Le cordonnier objecte que, dans ce cas, le pape ne peut être le vicaire du Christ qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde »

Quoi qu'il en soit, reprend le chanoine, il ne convient pas à un laïque de faire des remontrances aux ecclésiastiques. Lire la Bible n'est pas non plus leur affaire. Savoir ce que leur disent leurs conducteurs spirituels est bien assez pour eux.

LE CORD. — Pourtant, Christ dit, Matt. XII : « Gardez-vous des faux prophètes », et Paul aux Philippiens III : « Méfiez-vous des chiens. » S'il ne nous convient pas d'être instruits dans les Écritures, comment pourrions-nous les reconnaître?...

LE CHAN. — Vous autres laïques, occupez-vous seulement de nourrir vos femmes et vos enfants...

Le chanoine ayant demandé comment les laïques illettrés peuvent connaître la parole de Dieu, maître Hans lui répond que Dieu les instruit par son esprit.

LE CHAN. — O le piètre esprit que le vôtre, luthériens ! il me paraît noir comme du charbon. Mon cher,

que fait donc votre Saint-Esprit en vous ? Je pense qu'il dort nuit et jour : on ne l'aperçoit nulle part.

LE CORD. — Christ dit, Matt. VII : « Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas les perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds. »

LE CHAN. — Comment, vous ne craignez pas de prononcer des paroles aussi grossières en ma présence ?

LE CORD. — Eh ! cher Monsieur, ne vous fâchez pas, c'est la Sainte Écriture.

Après cela, le chanoine accuse les protestants de négliger le culte que l'on doit à Dieu. Le cordonnier répond que le culte que l'on doit à Dieu ne consiste ni dans le jeûne, ni dans la messe, ni dans l'observation des autres ordonnances charnelles, mais dans l'obéissance à la volonté divine.

.

LE CHAN. — Alors, vous ne faites aucun cas des conciles ?

LE CORD. — Mais si, de celui que les apôtres ont tenu à Jérusalem.

LE CHAN. — Les apôtres ont donc tenu un concile ?

LE CORD. — Parfaitement ; avez-vous une Bible ?

LE CHAN. — Oui. Cuisinière, apportez-moi le gros livre.

LA CUISINIÈRE. — C'est celui-là, Monsieur ?

LE CHAN. — Mais non. Ce sont les *Décrétales*.. Ne me les tachez pas.

LA CUISINIÈRE. — C'est celui-là, Monsieur?

LE CHAN. — Oui; enlevez la poussière... Que la fièvre vous balaie!... Eh bien, maître Hans, où cela se trouve-t-il?

LE CORD. — Cherchez : Actes des Apôtres XV.

LE CHAN. — Cherchez vous-même; je ne connais pas très bien cela. J'ai bien autre chose de plus utile à lire.

LE CORD. — Voyez ici, Monsieur.

Le chanoine dit à la cuisinière de marquer la page; puis il demande à maître Hans son opinion sur Luther.

LE CORD. — Je le tiens pour un maître chrétien tel qu'il n'en fut jamais à mon avis depuis le temps des apôtres.

LE CHAN. — Mon cher, qu'a-t-il fait d'utile pour le christianisme?

A cette question, le cordonnier répond qu'il a montré la vanité du salut par les œuvres.

LE CHAN. — Pourtant il est dit, Jacques IV : « La foi sans les œuvres est morte. »

LE CORD. — La foi véritable et divine ne chôme pas, mais elle produit constamment de bons fruits. D'ailleurs, Christ a dit, Matt. VII : « Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits. » Toutefois, les bonnes œuvres ne sont pas faites pour gagner le ciel, qui nous a été acquis par Christ, ni pour échapper à la crainte de l'enfer, dont nous sommes affranchis par Christ... mais par amour divin, par reconnaissance envers Dieu, et pour le bien du pro-

chain. Allons! Monsieur, que dites-vous des fruits qu'a produits Luther?

Le chanoine finit par répondre qu'il n'y a rien de bon ni dans Luther ni dans ses adhérents. Il n'y a, à son avis, qu'une chose à faire, c'est de frapper les hérétiques.

LE CORD. — Pourtant, Christ l'a défendu à Pierre, Matt. XXVI, en disant : « Celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée ».

Vous devez d'abord nous convaincre d'hérésie, et le prouver par la Sainte Ecriture. »

Il est vrai que les persécuteurs n'y regardent pas de si près. La seule chose qui les occupe, c'est leur intérêt.

Mais le chanoine a hâte d'en finir avec ce cordonnier trop disputeur à son gré. D'ailleurs, la cloche de la chapelle se fait entendre. Il congédie poliment son interlocuteur. Dès que celui-ci est sorti, le chanoine laisse échapper sa mauvaise humeur : « Chère cuisinière, voyez-vous avec quelle effronterie ces laïques parlent contre nous qui avons été consacrés? Je crois que le diable est entré dans le cordonnier... Et si je n'étais pas si savant, il m'aurait fait quinaut... Il ne convient pas aux laïques de discuter avec leurs pères spirituels, selon ce que dit Salomon : « Celui dont la conduite est simple se conduit bien ». Tiens! j'aurais dû lancer ce proverbe à l'insensé cordonnier. Il en serait peut-être resté coi. »

Malgré cette trouvaille, le chanoine se sent passablement ignorant dans les Ecritures; c'est pourquoi il fait appeler son sacristain et le prie de lui chercher dans la

Bible des sentences qui lui permettront à l'avenir d'avoir le dessus dans ses discussions avec les hérétiques. Il s'aperçoit que son sacristain lui-même est un hérétique ; il le chasse avec une grande indignation.

Mais il oublie vite ces petites misères pour songer à des choses autrement importantes. Il recommande à sa cuisinière d'apprêter un bon dîner pour le moment où il sortira de l'église. « Ainsi, va-t-en au marché et achète une grive...ou douze. » Hans Sachs termine par ces mots :

Ir bauch ir got

(Leur ventre est leur dieu.)

Dans ce dialogue plein d'entrain d'un bout à l'autre, les personnages sont très vivants. Il nous semble voir ce chanoine gros et gras (1) se débattre, tout rouge de colère, contre les arguments d'un cordonnier qui n'est autre que l'auteur. Le prêtre a fort à faire pour se défendre, car son adversaire possède une science approfondie de l'Écriture Sainte.

Cette connaissance, Hans Sachs l'avait acquise en l'espace de deux années. En effet, il ne possédait pas de Bible avant la traduction du Nouveau Testament faite par Luther en 1521. Dans la liste complète de ses livres, qu'il dressa quelques années plus tard, il n'est pas fait men-

(1) La gravure qui se trouvait en tête du Dialogue représentait, vu de profil, un gros chanoine, derrière lui sa servante, et devant lui Hans le cordonnier. V. la gravure « *Hans Sachs...* » Ernst Mummenhoff (archiviste de la ville de Nuremberg), l. c. p. 29.

tion d'une autre Bible que celle du Réformateur. D'ailleurs la simple lecture du *Rossignol de Wittemberg* montre avec évidence qu'il n'était pas encore à ce moment bien instruit dans les Ecritures; il s'y inspire surtout de Luther, et plus particulièrement du livre de *la Liberté chrétienne*. Dans la *Discussion entre un chanoine et un cordonnier*, il puise directement à la source de l'Evangile.

Le succès de cette publication égala, pour le moins, celui du *Rossignol de Wittemberg*. L'année même de son apparition, il en fut tiré neuf éditions différentes. Le peuple lisait avec plaisir ces attaques malicieuses contre le clergé, pour lequel on avait généralement fort peu de respect. La majorité des ecclésiastiques était arrivée à un état d'abaissement complet. M. Schweitzer écrit à ce sujet : « Dans les couvents surtout, la dépravation dépassait tout ce qu'on peut imaginer. Celui d'Engenthal, une congrégation de femmes, avait une réputation qui finit par émouvoir l'autorité ecclésiastique elle-même. . . .

Quant aux congrégations d'hommes, c'était pis encore : leurs couvents s'étaient transformés en débits de bière et de vin en auberges nourrissant des pensionnaires, en cabarets qui ne désemplissaient ni de jour ni de nuit, en lieux de débauches, pour dire le vrai mot » (1).

(1) Ch. Schweitzer, *Étude sur la vie et les œuvres de Hans Sachs*, p. 59. Les renseignements ont été fournis à M. Schweitzer par M. Priem, bibliothécaire à Nuremberg, qui écrivit une *Histoire de la ville de Nuremberg*, Nuremberg, 1875.

Après cela, on s' imagine aisément la joie du peuple en lisant le dialogue de Hans Sachs. Les ouvriers et les paysans surtout étaient ravis de voir leurs sentiments si bien exprimés. Un homme simple comme eux, un des leurs, avait parlé pour ainsi dire au nom de tous, il avait proclamé hautement leurs griefs contre l'oppression du clergé. L'adhésion enthousiaste à ces idées dut amener plusieurs d'entre eux à partager sur d'autres points les doctrines de cet ouvrage. C'est ainsi qu'un artisan pouvait faire plus par ses petites publications que des prédicateurs célèbres, comme Osiander, avec leurs sermons.

Le premier *Dialogue* est, avec le *Rossignol de Wittenberg*, le document le plus important de l'activité et de la pensée religieuses de Hans Sachs. C'est pourquoi nous avons donné une analyse passablement détaillée de ces deux ouvrages. Toutefois, hâtons-nous d'ajouter que les trois autres dialogues ne sont inférieurs au premier ni par les qualités littéraires ni par la structure dramatique.

Le deuxième en date est un *Dialogue touchant les œuvres fictives des ecclésiastiques et leurs vœux*.

Peter le boulanger est assis à une table avec Hans le cordonnier. Sur le seuil de la porte se trouvent deux moines mendiants qui sont venus demander l'aumône (1). La conversation s'engage entre l'un des moines, frère Henri, et les deux ouvriers. Peter est un luthérien intran-

(1) C'est ainsi que la gravure mise en tête du fascicule représente les personnages.

sigeant, d'une nature tout autre que celle de Hans. Pourtant il dit des choses justes, et le cordonnier l'approuve quand il accuse les moines d'être souvent infidèles à leurs vœux de charité et de chasteté.

Frère Henri parle des privations de toutes sortes qu'ils s'imposent, lui et ses collègues. Peter et Hans répondent que leur prétendu ascétisme est quelque chose d'extérieur et de vain. C'est le cœur qu'il faut changer. Les pratiques religieuses du couvent ne peuvent en aucune manière assurer le salut. En terminant, les deux laïques engagent les moines à vivre du travail de leurs mains, au lieu de mendier. Mais ceux-ci ne se déclarent pas persuadés ; ils partent après avoir obtenu ce qu'ils demandaient : deux chandelles.

Dans cette publication apparaît déjà, bien que fort voilée, la critique de certains « luthériens ». Cette critique se précise dans le troisième dialogue, qui a pour titre : *Dialogue traitant d'un reproche que les Romains adressent au troupeau des chrétiens au sujet de l'avarice et autres vices publics, etc.*

Le père Romanus, appartenant à la tendance papiste, discute avec un riche luthérien, Reichenburger. Il parle avec une véhémence ironie de ces luthériens qui, avec leurs beaux principes, s'entendent si bien à pratiquer l'usure. On dirait vraiment que la vertu chrétienne consiste uniquement, d'après eux, à ne pas jeûner, à ne pas faire de pèlerinage, à manger de la viande le vendredi, et que cette vertu chrétienne permet de détester son pro-

chain, de lui faire du tort, de s'enivrer, de commettre adultère, de s'irriter, de vivre dans la débauche. Le père Romanus est très irrité. Reichenburger essaye bien de lui faire comprendre que l'œuvre du Seigneur se fait malgré les apparences défavorables; le bonhomme s'en tient à ce qu'il a dit.

C'est encore pour donner un avertissement à certains luthériens que Hans Sachs écrit son quatrième dialogue :

« Entretien d'un chrétien évangélique avec un luthérien, dans lequel la conduite scandaleuse de quelques-uns qui s'appellent luthériens est dénoncée et fraternellement censurée. »

Peter le boulanger raconte à Hans le cordonnier que son beau-père, maître Ulrich, l'évite depuis qu'il l'a trouvé un vendredi en train de manger un rôti de veau avec sa famille. Hans répond qu'il faut éviter de scandaliser les faibles. Maître Ulrich arrive sur ces entrefaites; il se plaint amèrement au cordonnier de la conduite de son gendre et des « luthériens » de son espèce, qui passent leur temps à crier contre les prêtres et contre les moines. Hans s'associe à son indignation et reproche vivement à Peter son manque de tact et de cœur. La cloche appelle Hans au sermon. Maître Ulrich, ému des bonnes paroles que celui-ci vient de prononcer, se déclare prêt à l'accompagner à l'Eglise « pour voir, ajoute-t-il, si lui aussi pourra devenir un bon chrétien. »

Dans ce dialogue, ainsi que dans le troisième, le terme

« luthérien » est employé dans un sens différent de celui d'« évangelique ». Nous avons vu comment la conduite de Peter est jugée sévèrement par Hans le cordonnier, qui n'est autre que Hans Sachs lui-même. Ce Peter est constamment appelé « luthérien », tandis que Hans se donne à lui-même le titre d'évangelique. Cette particularité serait d'une importance très grave si l'on pouvait admettre que l'auteur ait voulu réellement opposer les évangeliques et les luthériens. M. Schultheiss penche vers cette opinion. « Et c'est un fait digne d'attention que dans ce dialogue (le 2^e) l'auteur établisse une différence entre luthériens et évangeliques, ce qui prouve combien il est peu disposé, malgré tout son respect pour le grand homme, à ne jurer que par lui (1). »

L. Keller est plus explicite encore dans son livre intitulé *Jean de Staupitz et les commencements de la Réformation*, Leipzig, 1888, p. 181-188 (2). Il prétend « que Hans Sachs distingue ici (dans le dernier dialogue) non pas deux, mais trois partis : les Romanistes, les Luthériens et les évangeliques, et qu'il oppose très nettement les derniers à ceux qui se donnent le nom de Luthériens. » De là on a conclu à l'existence d'un parti opposé à Luther et auquel se rattachait Hans Sachs. Mais la simple lecture des deux premiers dialogues dans lesquels l'auteur se rattache à Luther de tout son cœur et sur tous les

(1) Schultheiss, *H. S. i. s. Verhæltmiss zur Ref.*, p. 19.

(2) Cf. Kawerau, *H. S. u. d. Ref.*, p. 62, note.

points, suffirait à réduire au néant cette affirmation. Il n'est pas moralement possible qu'un homme de la trempe de Hans Sachs ait ainsi changé dans l'espace de quelques mois. D'ailleurs, voici ce que dit l'historien catholique Janssen à ce sujet : « Personne ne voudra contester que Hans Sachs se soit attaché avec une entière conviction à la doctrine luthérienne. Luther était à ses yeux le « Rossignol de Wittemberg » qui annonce le jour lumineux, c'est-à-dire l'enseignement de « l'Evangile », à savoir que le chrétien est sauvé par la foi seule et que les bonnes œuvres ne sont pas nécessaires au salut (1). »

Hans Sachs était donc bien protestant et se rattachait entièrement à la doctrine de Luther. A qui donc appliquait-il cette appellation de « luthérien » qui, sous sa plume, renferme toujours une intention de blâme ?

Il l'appliquait à deux classes de personnes. Dans le quatrième dialogue il appelle « luthériens » ces auteurs de troubles célèbres qui firent plus de mal à la Réforme que tous les « papistes » réunis. Ce sont eux que Hans Sachs attaque si vivement dans la personne de Peter. On était inquiet des agissements de ces hommes dont quelques-uns sont restés célèbres par leurs actes de violence : Didyme, Thomas Stubner, Nicolas Storch, et surtout Thomas Münzer. En l'année 1523 celui-ci souleva les populations d'une contrée voisine de Nuremberg, la Thuringe (2). L'indignation de Hans Sachs contre de

(1) Janssen, vol. VI, p. 206.

(2) Kurtz, *Kirchengeschichte*, § 126, 4.

tels hommes et leurs disciples est bien naturelle.

Dans le troisième dialogue, le terme de « luthériens » s'applique plus spécialement aux mauvais protestants, comme il y en a encore aujourd'hui, et comme il y en aura toujours. Ceux que le P. Romanus juge si sévèrement ne craignaient pas de déshonorer publiquement par leur mauvaise conduite le beau nom qu'ils portaient. Cela étonnait douloureusement Hans Sachs, car, de même que beaucoup de ses contemporains, il avait espéré une transformation complète des mœurs par la nouvelle doctrine. La déception le fait parler sévèrement, trop sévèrement peut-être. Hans, dans le dernier dialogue, nous rappelle ces pasteurs qui, dans leurs sermons, ne peuvent trouver d'expression assez forte pour montrer à leurs auditeurs combien grande est leur corruption. Et voilà pourquoi certains historiens catholiques, entre autres Janssen (1), ont pu faire d'un excellent protestant un témoin à charge contre le protestantisme. Hans Sachs n'a pas mérité ce rôle.

Quoi qu'il en soit, les catholiques ont bien tort de se réjouir en lisant les franches réprimandes que Hans Sachs adressait à ses coreligionnaires. Car cette conduite montra aux contemporains ce que devait être, ce qu'était un vrai disciple de Luther, et conquit certainement de nouveaux amis au Réformateur. Ce n'est pas dans ceux que blâme Hans Sachs qu'il faut chercher

(1) Janssen, *Gesch. d. d. V.*, t. 1, p. 207 ss.

le type des premiers protestants : c'est dans Hans Sachs lui-même.

§ 3. — *Les cantiques et les psaumes.*

En la même année 1524 fut publié le premier recueil de cantiques religieux par les soins de Luther et de son ami Paul Speratus (1). Ce n'étaient que huit cantiques réunis sous ce titre : *Quelques chants chrétiens en usage à Wittemberg*. Michelet dit, à ce propos : « L'Allemagne, déchirée, mutilée, sciée comme Isaïe, l'Allemagne se mit à chanter. La misérable France, écrasée sous la meule, où elle ne rendait que du sang, chante aussi comme l'Allemagne. Le poète ouvrier Hans Sachs salua le puissant rossignol dont le chant remplit la chrétienté. »

Le poète ouvrier ne se contenta pas de saluer le rossignol, mais il joignit sa voix à la sienne, et sa voix fut agréée, puisque l'un de ses chants, *O gott Vater du hast Gewalt*, trouva place dans le recueil publié à Wittemberg en 1533. Hans Sachs avait déjà publié, en 1524, plusieurs chants séparément. Suivant en ceci l'usage de son temps, il avait simplement corrigé des cantiques de Marie dans un sens protestant (2).

(1) Nous ne parlons pas du *Cancional* des Moraves qui parut en 1505, mais était encore à peu près inconnu en Allemagne dans les premières années de la Réforme.

(2) Litt. : changés chrétiennement (*christlich corrigiert*)

En 1525, il publia son premier recueil, qui comprenait huit cantiques, comme celui que Luther avait fait paraître l'année précédente.

Ce recueil, intitulé : *Quelques chants spirituels fondés dans l'Ecriture, à l'usage des laïques*, contient des chants qui avaient déjà paru isolément en 1524. Le premier de la collection a pour titre : *Le Chant de Marie, discrètement changé, et corrigé chrétiennement*. Il commence par ces mots : *O Jesu Gœttlicher art*. Les autres sont des chants transcrits soit des cantiques de Marie, soit des chants populaires. Car on ne voyait aucune profanation à transformer une élégie amoureuse en un hymne sacré. Le numéro 8 du recueil est la transcription d'une chanson populaire : *Ach Jupyter hettst du Gewalt, christlich verendert* (1). Cela ne l'empêchera pas d'être, sous un titre un peu différent, admis dans le recueil publié par Luther en 1533. Il avait paru, en 1527, dans un manuel de cantiques de Nuremberg, avec le nom de l'auteur. Les numéros 1 et 2 figurent déjà dans les manuels de 1525. Par la suite, les autres numéros trouvèrent place dans les livres de cantiques de Nuremberg (2).

(1) Schultheiss, p. 26.

(2) On a longtemps attribué à Hans Sachs le beau cantique *Warum betrübst du dich mein Herz*, mais il est à peu près prouvé qu'il n'est pas de lui; en effet : 1° le cantique apparaît sans nom d'auteur dans les recueils de Nuremberg jusqu'en 1650; 2° H. S. n'en fait pas mention dans son registre général.

Dans la même année 1525, outre ces *Chants spirituels*, Hans Sachs publia : *Trente psaumes à chanter dans les mélodies ci-après*, etc. C'est une paraphrase verbeuse des psaumes 9, 11, 13, 15, 30, 43, 56, 58, 124, 127, 146, 149.

Le cinquième psaume de David fut publié à part en 1532. Ces psaumes, d'une valeur littéraire assez médiocre (c'est de la prose rimée) (1), furent pourtant admis dans les recueils de Nuremberg et autres villes de l'Allemagne.

§ 4. — *Une curieuse prophétie touchant la papauté.*

Au commencement de l'année 1627, Osiander, voulant publier de vieilles images (2) qui, d'après lui, signifiaient la chute de la papauté, vint demander à Hans Sachs de collaborer à cette publication. Le cordonnier, flatté peut-être d'avoir la confiance d'un homme aussi célèbre, agréa la proposition. et, quelques semaines après, paraissait : *Une curieuse prophétie touchant la papauté....*, etc., 1527.

Ce livre était précédé d'une introduction d'Andréas Osiander. A côté de chaque image, une explication de

(1) Les cantiques eux-mêmes, comparés à ceux de Luther, apparaissent dépourvus de sentiment poétique.

(2) C'étaient les *Varicina Joachimi*, qui annonçaient l'avenir glorieux et non pas la chute de la papauté. *Nouvelle biographie générale*, XXVI, p. 117.

la même main, tandis qu'au-dessous se trouvait un quatrain de Hans Sachs. Les images originales avaient été reproduites sans changement notable, sauf pour la 20^e, où les éditeurs firent représenter Luther tenant une rose d'une main, et de l'autre une faucille, avec laquelle il abattait les ordonnances charnelles. Et au-dessous, les vers suivants :

*Das that der Held Martinus Luther,
Der macht das Evangelium lauter
All Menschenlehr er ganz abhaut
Und selig spricht wer Gott vertraut.*

« Voilà ce que fit le héros M. L., qui épura l'Évangile, abattit toute doctrine humaine et proclama heureux celui qui se confie en Dieu. »

Ce quatrain, comme on le voit, n'a rien que de très modéré; les autres attaquent la papauté dans des termes que la concision fait paraître plus acerbes qu'ils ne sont réellement. Les explications marginales de Osiander étaient plus belliqueuses, et la conclusion de la préface pouvait même passer pour une provocation : « Je souhaite avoir par ce moyen averti les papistes, afin qu'ils voient où ils en sont, et qu'ils en prennent leur parti. Car il faut qu'ils cèdent leur place bon gré mal gré; à eux de voir s'ils veulent s'en aller de bon gré, ou s'ils préfèrent qu'on les y contraigne. »

Ces sortes de pamphlets n'étaient pas rares à cette époque. C'est un écrit de ce genre que Mélanchton avait publié de concert avec le juriste Jean Schwertfeger et le

peintre L. Cranach, sous ce titre : *Passional Christi und Antichristi*, 1521.

Le grand Réformateur, après les fatigues de la lutte, aimait à se distraire en lisant de tels écrits. L'*Etrange prophétie touchant la papauté* lui causa tant de joie, qu'il manifesta l'intention de la faire réimprimer à Wittemberg.

Le Conseil de Nuremberg en fut, au contraire, fort mécontent. Il trouva que les pamphlétaires étaient allés trop loin. Il déclara qu'il s'abstenait pour cette fois de sévir, mais il adressa aux deux auteurs et à l'imprimeur de sévères remontrances, les engageant, dans leur propre intérêt, à ne pas recommencer.

CHAPITRE III

DEUXIÈME PÉRIODE OU PÉRIODE D'APAISEMENT (1527 A
LA MORT DE H. S.).

La réprimande du Conseil affecta profondément notre poète, qui avait un grand respect pour les autorités de sa ville (1). Son enthousiasme religieux n'en fut pas affaibli sans doute, mais il se manifesta désormais d'une manière plus calme.

Toutefois, il sera facile de montrer qu'il ne cessa jamais de s'occuper de tout son cœur des progrès de la Réforme. De ce côté, ses préoccupations sont restées les mêmes. Jusqu'à la fin, il attaque ceux qui mettent des entraves au plein épanouissement de l'œuvre entreprise par Luther. Jusqu'à la fin, il reste fermement attaché à la personne du réformateur, de même qu'à sa doctrine. Enfin et surtout, il ne cesse de s'occuper de l'instruction religieuse du peuple. L'examen d'un certain nombre de ses œuvres poétiques suffira pour établir la vérité de cette triple affirmation.

§ 1. — *Attaques contre ceux qui volontairement ou non mettent des entraves aux progrès de la Réforme.*

Ce qui frappe le lecteur dans les publications polémiques

(1) V. *Apologie de la ville de Nuremberg*, Hans Sachs' Werke, collect. Kürschner, t. II, p. 137.

ques de Hans Sachs à partir de 1527, c'est que l'auteur affecte le plus souvent de ne tenir aucun compte, dans ses attaques, des distinctions religieuses. Il assimile dans la même poésie tous les chrétiens de bouche, qu'ils soient protestants ou catholiques. Cela n'a d'ailleurs rien d'étonnant pour qui connaît le caractère de Hans Sachs. Aux yeux de cet homme foncièrement honnête et droit, les uns ne sont ni plus excusables ni plus coupables que les autres. Il ne veut savoir qu'une seule chose, c'est que « papistes » et « luthériens » agissent contrairement à la parole de Dieu. Dans la *Théologie martyrisée* (1), qui parut le 30 mars 1539, il est surtout question des prélats, mais il est facile de voir que l'auteur vise aussi bien les « luthériens » que les « papistes. »

Le poète raconte comment il fut transporté en rêve, dans un temple d'antique construction. Au milieu du temple se trouvait un trône nouvellement érigé, sur lequel se tenait une femme pâle et chétive « revêtue d'habits blancs comme la neige. » Une petite troupe de personnes se trouvait au pied du trône. C'étaient les partisans de la femme aux vêtements blancs. Tout à coup, des prélats en grand nombre entrèrent dans le temple et vinrent se ranger autour de la femme, comme s'ils avaient été ses disciples. Mais elle, ne pouvant supporter leur vue, tournait ses regards vers le ciel. Ces gens

(1) Collection Kürschner, I, p. 189.

grossiers, voyant qu'ils ne recevaient pas les éloges qu'ils attendaient, se précipitent sur elle. Ceux-ci la saisissent par les mains, ceux-là par les habits, d'autres par les cheveux. Chacun voudrait l'amener à sa manière de voir, si bien que la pauvre femme, tiraillée de toutes parts, se trouve bien malheureuse sur son trône.

L'ange Genius, qui a conduit le poète dans ce temple, lui dit que cette femme est la théologie (1); ceux qu'il voit tout près du trône sont les véritables chrétiens qui font toutes choses pour la gloire de Dieu et le bien du prochain. « De même que la théologie, ils sont persécutés par la foule nombreuse de ceux qui ne cherchent que leur intérêt. Ceux-ci tordent la Parole de Dieu pour lui faire dire ce qui leur plaît. L'ange Genius met le poète en garde contre une telle manière de faire et lui recommande de « croire simplement à la Sainte Écriture. »

Une fois réveillé, Hans Sachs se met à réfléchir sur son rêve; il déplore la conduite de ces laïques et de ces prêtres qui ne voient dans la parole de Dieu qu'un manteau pour cacher leurs vices.

Le même sentiment de tristesse reparaît dans *La plainte de l'Évangile* (2) (2 mars 1540) ainsi que dans *Les doléances de l'Ermite* (1^{er} septembre 1541). Un ermite ayant lu quelques livres luthériens apportés par un ami dans sa retraite, s'imagina que le monde était tout

(1) C'est-à-dire la Parole de Dieu.

(2) Kel., III, 573.

changé et qu'il pouvait y revenir sans crainte. Il y revint en effet, mais pas pour longtemps, car ses illusions tombèrent vite.

En rentrant dans forêt, il trouve notre poète, qui s'était égaré, et lui fait part de ses déceptions. Comme il est très ignorant des choses du monde, il ne tient aucun compte des distinctions religieuses et parle indifféremment des prélats et des théologiens de la doctrine nouvelle. Il conclut en disant qu'il a trouvé toutes les classes de la société dans une égale misère.

Ce qui attriste le poète, ce n'est pas la corruption du clergé catholique, mais la conduite scandaleuse de certains protestants. Les faits et gestes des papistes l'inquiètent assez peu en somme. Quand il les prend à partie dans ses *Schwänke* (1), c'est avec l'arme du ridicule. Il ne fait paraître contre eux aucune indignation. Il rit sans arrière-pensée de l'impudence des moines mendiants qui, heureusement, sont obligés, depuis la Réforme, de montrer un peu plus de réserve. Dans *Le moine Zweifel et sa relique* (2), nous avons le type de ces prêtres que le salut des âmes préoccupe assez peu. Frère Zweifel est un moine mendiant, gros, gras, bon vivant et grand hableur comme la plupart de ses collègues. Hans Sachs nous le montre en train de faire sa tournée annuelle dans une petite ville qu'il affectionne beaucoup à cause de la générosité de ses

(1) Contes badins.

(2) Collection Pilipp Reclam, p. 201.

habitants. Le dimanche matin, frère Zweifel monte en chaire et promet à ses auditeurs de leur montrer, le jour des Nones, une plume de l'aile de saint Gabriel. Mais deux garnements pénètrent dans son auberge, dérobent la plume qui était renfermée dans un coffret, et mettent quelques charbons à la place.

Au jour fixé, une grande foule s'étant rassemblée à l'Église, le moine commence à prêcher sur la précieuse plume que l'ange « avait perdue au saint jour de la visitation à Nazareth » : « Et maintenant, s'écrie-t-il, contemplez avec recueillement cette relique. Allumez les cierges ! A genoux !... » Ce disant, il ouvre son coffret... et ne trouve que des charbons. Tout d'abord, il est un peu surpris, « mais il se remet bien vite, et dit en levant les yeux et les mains vers le ciel : « Voyez donc quel miracle ! Je croyais avoir ici la plume de l'ange Gabriel ; sur mon âme, je me suis trompé ! J'ai apporté les charbons sur lesquels on a fait griller le saint et bienheureux Laurent. » Aussitôt, sur l'invitation du moine, chacun s'approche, apportant une offrande ; tous les assistants veulent être marqués par ces saints charbons, afin d'être « préservés d'incendie pendant l'année. »

Le poète termine par ces mots : « Dieu fasse que de pareilles singeries ne reparaissent plus jamais ! C'est ce que désire Hans Sachs ! »

Les *Schwänke*, dans lesquels Hans Sachs se moque du matérialisme des prêtres et des moines, sont très nombreux. En voici quelques-uns des plus connus : « *Eulen-*

spiegel et les aveugles, L'abbé à Wildbad, Le moine et le chapon, Le curé et le moine mendiant. »

Par un contre-coup tout naturel, ces moqueries, en jetant le discrédit sur le clergé catholique, ne pouvaient que donner un nouvel éclat à la conduite honnête des évangéliques sincères.

§ 2. — *Attachement de Hans Sachs à Luther et à sa doctrine.*

1^o *Attachement à Luther.* — Ce qui nous attire tout particulièrement dans le poète Hans Sachs, c'est son affection pour Luther. Cette affection se manifeste à tous les moments de sa vie, dans ses actes, dans ses idées, et jusque dans ses goûts. Luther avait remis en honneur le dogme de la justification par la foi seule. Hans Sachs en fit le fondement de sa vie chrétienne. Luther avait les sectes en horreur. Hans Sachs n'a pas cessé de les combattre. Mais c'est jusque dans les détails mêmes que nous trouvons une communion d'idées entre les deux hommes. On sait comment Luther combattit les juristes; Hans Sachs les attaqua dans plusieurs de ses poésies, et particulièrement dans le schwank intitulé : *Le meunier et l'étudiant* (1).

Toutefois, le témoignage le plus probant de cette affection se trouve dans *Les doléances sur la mort du docteur Martin Luther* (2), 1546. La douleur inspire au poète des pensées touchantes.

(1) Col. Philipp Reclam, p. 208. — (2) Col. Kürschner, p. 267.

Écoutons la plainte de la « Théologie » auprès du corps de Luther : « Te voilà couché sans vie, héros fidèle et vaillant, choisi par Dieu le Seigneur pour combattre en ma faveur et vaincre mes ennemis par sa Parole... J'avais été tellement tourmentée, tiraillée, blessée, maltraitée par les doctrines humaines et impies de mes ennemis, que l'on pouvait à peine encore me reconnaître... Tu m'as pansée, tu m'as guérie, je suis forte, je suis tout à fait pure et resplendissante comme au premier jour... Mais pour cela tu as risqué souvent ta vie, car le pape, les évêques et les princes avaient soif de ton sang et te dressaient des embûches. Comme un héros de Dieu, tu est resté véridique, fidèle et constant. Le danger n'a pas pu te détourner de Dieu le Seigneur ni de moi. Qui sera mon défenseur, maintenant que tu n'es plus? Que je vais être malheureuse abandonnée au milieu de mes ennemis!... »

2° *Attachement à la doctrine luthérienne.* — Il est bien naturel que Hans Sachs soit resté fidèle à la doctrine de Luther, comme il est resté fidèle à Luther lui-même. Un détail intéressant à signaler, c'est que, dans les œuvres de la deuxième période, le poète parle du salut par la foi, sur le même ton que nos prédicateurs (1). On trouve dans ses poésies de véritables petits sermons, dont voici quelques fragments :

(1) Dans un prochain paragraphe, nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet.

« Puisqu'il n'y a pas ici-bas de patrie durable, puisque chaque homme a sa fin et doit mourir un jour, que l'on se résigne donc, afin qu'au temps où la mort viendra, elle ne soit pas quelque chose de pénible, car, après cette vie passagère, il y aura pour lui (pour le chrétien) une vie éternelle et bienheureuse avec toute l'armée des élus. » *Discussion entre la mort et la vie naturelle* (1).

Les mêmes idées de foi et de confiance en Dieu se retrouvent dans une des dernières poésies de Hans Sachs : *Toutes les œuvres de Dieu sont bonnes pour celui qui les considère avec intelligence* (2). « Christ, y est-il dit, est notre seul intercesseur dans toutes nos détresses; il est le seul médiateur entre nous, qui sommes pécheurs, et Dieu. »

La conclusion qui suit chaque récit biblique nous semble avoir été le résumé des méditations que le cordonnier faisait le soir en famille après la lecture de l'Écriture sainte. Cet homme avait l'étoffe d'un prédicateur. Il semble lui-même en avoir eu conscience en composant le *Contenu de deux sortes de prédications* (1529) (3).

Voici, tout d'abord, le sermon du prédicateur évangélique : « Enfants de Christ, écoutez avec attention et recueillement la sainte parole de Dieu. L'homme né

(1) Keller, I, 442.

(2) Collection Philipp Reclam, p. 249.

(3) Kel., I, 397.

d'une femme est corporellement sous la colère de Dieu dont il ne peut observer la Loi. »

Dès qu'un tel homme a compris sa misère, il est profondément malheureux jusqu'à ce qu'il se confie en Christ, qui a lui seul accompli toute la Loi par sa propre puissance. Une fois qu'il possède cette assurance, les épreuves les plus cruelles ne peuvent le faire douter de la bonté de son Père céleste. Son bonheur se répand en bienfaits à l'égard du prochain. « C'est en cela que consiste une vie vraiment chrétienne. »

Le « prédicateur papiste » tient un tout autre langage : « Chétiens, écoutez ce que vous disent Dieu et les commandements de l'Eglise romaine, tels que le pape les a établis. » Dieu a pourvu les ecclésiastiques de privilèges qui les placent au-dessus du reste des mortels. Le devoir du chrétien consiste à vénérer ses chefs spirituels, et à s'acquitter scrupuleusement des ordonnances de l'Eglise, qui est infaillible comme le pape.

Le poète termine par cette brève conclusion : « Et maintenant, chrétien fidèle, juge avec sagesse quelle est la vraie doctrine. »

On ne peut avoir une idée précise de l'effet produit par une telle poésie, si l'on ne sait sous quelle forme elle fut livrée au public. Elle parut sur une feuille volante imprimée d'un seul côté. Hans Sachs employa le même procédé pour un grand nombre de ses poésies. Ces *Einblattdrücke* (publications faites sur une seule feuille) avaient généralement la grandeur de nos images

d'Epinal (1). Les éditeurs les ornaient d'une gravure plus ou moins grande, qui parfois occupait la moitié de la page. Les ouvriers, les paysans fixaient ces feuilles aux murs et aux portes de leurs chambres. L'importance de ce détail pour l'éducation du peuple est facile à comprendre. Parents, enfants, visiteurs ne pouvaient manquer d'en tirer un enseignement religieux ou tout au moins une leçon morale. Car il ne faut pas oublier que toutes les poésies de Hans Sachs renferment un avertissement salutaire. L'instruction du peuple était, en effet, la tâche que s'était imposée Hans Sachs. Et cette tâche, il l'a remplie consciencieusement. C'est ce que nous essaierons de montrer dans le paragraphe suivant.

§ 2. — *Instruction religieuse du peuple.*

Par sa position sociale, Hans Sachs était bien placé pour juger de la profonde ignorance du peuple en ce qui concerne l'Ecriture sainte. Ses efforts tendent constamment à combler cette lacune. D'ailleurs, la Bible lui offrait un riche trésor d'enseignements moraux. Notre poète fut ébloui. Au lieu de choisir, il préféra prendre le tout.

(1) Voir (*Hans Sachs' Werke*) collection Kürschner, à la fin du volume II, un *Einblattdruck* : *La destruction de Sodome*. La bibliothèque de Dresde possède plusieurs *Einblattdrucke* de Hans Sachs.

Il mit en vers tous les Psaumes, le livre de Jésus Sirach, les Proverbes de Salomon, le livre des Macchabées, une foule de récits tirés des livres historiques, des prophètes; et, dans le nouveau Testament, l'Ascension du Christ (1), les Noces de Cana (2), la Parabole du Bon Berger (3), celle des habits de noce (4), la Passion de Notre Seigneur (5). La quantité nuit à la qualité. Ces ouvrages en vers ne sont plus de la poésie. Mais gardons-nous de les juger avec une sévérité excessive, car ils servirent puissamment à l'instruction religieuse du peuple.

On peut en dire autant des drames que Hans Sachs tirait de la Bible. Ici l'auteur fait preuve d'une naïveté qui étonne profondément les lecteurs de notre temps. En lisant tel de ces drames bibliques, on est tenté de croire que l'auteur a voulu faire une parodie. Voici, par exemple, une pièce intitulée *Jeu où l'on apprend comment Dieu le Seigneur bénit les enfants d'Adam et d'Eve* » (23 sept. 1553) (6).

Au début de la pièce, Eve, restée seule à la maison, se lamente sur les conséquences de son péché. Adam revenant de son travail la console du mieux qu'il peut et lui annonce la visite du Seigneur. Cette nouvelle effraie

(1) Coll. Kürschner, t. I, p. 92.

(2) K. I., 261.

(3) K. I., 264.

(4) K. I., 277.

(5) K. I., 1/3.

(6) Coll. Kürschner, t. II, p. 254.

d'abord la pauvre femme, sans cesse préoccupée par le souvenir de sa faute. Adam la rassure, et le Seigneur apparaît avec deux anges. Eve lui présente seulement quatre de ses fils. Elle a caché les autres qui sont « bossus, gourmands, ignorants et grossiers. » Dieu s'informe si les enfants présents savent prier. Ceux-ci se mettent à genoux. Seth, le plus grand, récite le « notre Père » que les autres répètent tous ensemble. Très satisfait de leur bonne tenue, le Seigneur annonce que l'aîné sera roi, le second chevalier, le troisième bourgmestre, et le quatrième marchand. Eve, prise de regrets, lui amène ensuite ses autres fils. Dieu promet d'en faire des artisans; et comme la pauvre mère se plaint d'un partage aussi inégal, il lui fait doucement observer qu'il faut ici-bas non seulement des riches et des puissants, mais aussi des ouvriers.

Ici, comme dans les drames bibliques de Hans Sachs en général, les personnages font à tout moment des réflexions sur la misère humaine et la miséricorde divine.

Ces drames, qui nous font sourire par leurs nombreux anachronismes, arrachaient sans doute des larmes à ceux qui les voyaient jouer. Ce serait faire injure au poète que de le soupçonner d'avoir visé au comique. Il a fait de sensibles accrocs à la vérité historique, cela est vrai, mais certainement il n'en avait pas conscience.

Quoi qu'il en soit, ces sortes de représentations étaient très goûtées du temps de Hans Sachs.

La preuve est qu'il en publia une cinquantaine environ. Il faut reconnaître que ceci est, du moins en partie,

à l'honneur de son public. Pour que les auditeurs aient pu trouver un grand intérêt aux représentations de ces drames, il fallait qu'ils y fussent venus, non pas pour se distraire, mais aussi et surtout pour s'instruire et s'édifier. « La tragédie du *Jugement dernier* s'ouvrait par un sermon en forme. La pièce elle-même n'est qu'un long sermon de près de 2,000 vers, une sorte de réquisitoire contre toutes les classes de la société. Moïse, qui joue le rôle d'accusateur public, ne consacre pas moins de 300 vers au commentaire du Décalogue (1). »

Souvent aussi l'action s'arrêtait, et l'auteur, en scène, se mettait à parler longuement sur le péché originel et la rédemption. Ces digressions, qui paraîtraient bien ennuyeuses aux spectateurs d'aujourd'hui, étaient écoutées avec recueillement. En composant ses drames, Hans Sachs ne songeait pas à la postérité; aussi n'a-t-il pas eu la prétention de faire des chefs-d'œuvre. Son but unique était d'édifier ses contemporains, ses amis. Tout nous porte à croire qu'il y a réussi. Que peut-on lui demander de plus?

(1) M. Schweitzer, pp. 311 et 312.

CONCLUSION

En finissant notre étude, il nous semble quitter un de ces bons vieillards dont la conversation nous a longtemps charmés. Il y a des longueurs dans ses récits, ses poésies ne sont pas toujours intéressantes, mais notre impression générale est que nous avons vécu pendant quelques mois dans l'intimité d'un homme honnête, intelligent, religieux, et dévoué à la classe populaire dont il faisait partie.

Hans Sachs s'était assimilé une bonne part des idées littéraires et religieuses de ses illustres contemporains, et ce qu'il avait eu tant de plaisir à acquérir, il ne le garda pas pour lui seul, il se préoccupa durant sa vie entière de le communiquer, sous une forme imagée, à la masse du peuple. Ses instructions religieuses et morales durent faire un bien considérable, si l'on songe à l'ascendant que pouvait exercer autour de lui un homme aussi parfaitement honnête et droit. Une bonne partie de ses poésies nous paraissent tout à fait dépourvues de sel; la plupart de ses drames bibliques soutiennent à peine la lecture. Mais nous pouvons mettre à part et relire avec plaisir beaucoup de ses contes, de ses fables, de ses poésies religieuses, sans compter ses quatre dialogues en prose.

Enfin, gardons-nous de mépriser même ce que nous

abandonnons; n'oublions pas que les cantiques, les psaumes, les poésies et les drames bibliques de Hans Sachs furent un moyen efficace pour répandre l'enseignement religieux parmi le peuple.

En somme, pour juger justement les œuvres du poète cordonnier, il faut les placer dans le cadre des événements qui les ont inspirées, et surtout tenir compte du bien qu'elles ont produit. Hans Sachs fait plus de cas des résultats de la doctrine luthérienne que de la doctrine elle-même. A notre tour, nous croyons pouvoir accorder aux résultats de l'œuvre de Hans Sachs une importance plus grande qu'à l'œuvre elle-même. Cet homme a contribué de tout son pouvoir aux progrès de la doctrine évangélique. Ses publications nombreuses furent comme une pluie tombant sur le champ ensemencé par les Réformateurs. Dans ses écrits religieux et dans ses poésies profanes, il s'est laissé guider par cette pensée généreuse : travailler « pour l'honneur et la gloire de Dieu, pour le bien du prochain, et dans le but de l'amener à repentance et à une vie chrétienne. »

Vu, le président de la soutenance :

E. EHRHARDT.

Vu, le doyen :

F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer,

Le vice-recteur de l'Académie de Paris :

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.	8
CHAP. I. — Nuremberg	9
§ 1. — Activité commerciale, industrielle et littéraire	9
§ 2. — La Réforme à Nuremberg avant la conversion de Hans Sachs	11
CHAP. II. — Première période de l'activité religieuse de Hans Sachs, ou période polémique	17
§ 1. — Le Rossignol de Wittemberg.	17
§ 2. — Les quatre dialogues en prose	25
§ 3. — Les cantiques et les psaumes.	39
§ 4. — Une curieuse prophétie touchant la papauté.	41
CHAP. III. — Deuxième période de l'activité religieuse de Hans Sachs, ou période d'apaisement.	44
§ 1. — Attaques dirigées contre ceux qui, volontairement ou non, mettent des en- traves aux progrès de la Réformation.	44
§ 2. — Attachement de Hans Sachs à Lu- ther et à sa doctrine.	49
1° Attachement à Luther	49
2° Attachement à la doctrine luthérienne	50
§ 3. — Instruction religieuse du peuple	53
CONCLUSION	57

